

MERCREDI 14 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2026



« Le Cinématographe amuse le monde entier.
 Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière

#05



ETTORE SCOLA
VIVA ITALIA !

Nous nous sommes tant aimés (1974) © DR



« Douglas Sirk,
 Rainer Werner
 Fassbinder
 et Max Ophuls
 m'ont inspiré. »

TODD
HAYNES

© Luc Béraud

© Lea Renner



Le cinéaste américain **Todd Haynes** déploie une vision très nette de tout ce qui constitue son œuvre.

MASTER CLASS

THE KAREN CARPENTER STORY :

Karen Carpenter était une star de la pop qui avait une image très *Americana* idéale. Mais il y avait un décalage entre sa voix qui venait des profondeurs de son corps, et son image divertissante. Lorsqu'on a appris qu'elle luttait contre l'anorexie, dont elle est morte en 1983, tout le monde a écouté ses chansons de façon différente jusqu'à changer notre perception de la pop culture. J'ai abordé cette histoire de façon expérimentale avec des poupées Barbie et des extraits de documentaires. La Barbie avec son corps lisse, symbole américain, qui exprime le mal de vivre d'une génération a priori parfaite.

NEW QUEER CINEMA : *Poison* était mon 1^{er} long-métrage, sur le thème du sida et décliné en trois histoires de trois genres différents. Comme d'autres films produits par Christine Vachon, ce film a ouvert le regard sur le cinéma queer, a donné une voix au cinéma gay. Cela s'inscrit dans un mouvement que l'universitaire américaine B. Ruby Rich a baptisé le *New Queer Cinema*. Et je pense aussi que *Safe* est une œuvre totalement queer.

PESSIMISME IRONIQUE : J'ai toujours été fasciné par le mélodrame, notamment les films de Douglas Sirk, Max Ophuls et Fassbinder. Sirk filmait la vie domestique de manière folle. Ce sont des histoires tragiques où l'on voit les héroïnes de plus en plus opprimées. Et parfois, il y a un twist qui rend un peu plus léger la fin de l'histoire. Ce n'est pas de l'espoir, c'est du pessimisme ironique.

CINÉASTE DU TISSU : Le toucher est un sens auquel on ne peut pas accéder au cinéma. Les films qui évoquent l'odorat, le toucher sont ceux qui nous demandent d'y revenir. Sur le film *De Noche* que je viens de tourner, la costumière m'a dit : « ce qui compte dans le costume c'est son odeur ». Je lui ai dit : « vous êtes engagée ! » Le son aussi est quelque chose de très important. C'est le contrepoids de ce qu'on voit. Et parfois dans les films, ce qui est le plus important est ce que l'on ne voit pas. C'est surtout le travail sur le son qui va guider vos sentiments lors du visionnage d'un film.

ARBITRES MINIATURES : Chez Douglas Sirk, les enfants sont un peu comme des arbitres miniatures de l'ordre social. Ce sont un peu des « méchants » dans ses films. Tous les enfants comprennent très vite ce qu'est l'ordre établi. Dans mes films, je suspecte que les enfants ont un peu de perversion. C'est aussi ce que l'on retrouve dans certains écrits de Jean Genet. Ce n'est pas un hasard si j'ai été beaucoup influencé par les travaux de Freud, qui a été un des premiers à explorer l'enfance sous un angle différent.

DOTTIE GETS SPANKED : Quand j'avais six ans, mes parents m'annoncent : « *Toddy, tu vas tourner avec Lucille Ball* », qui était mon idole. Je me suis retrouvé face elle et je lui ai tendu mon cahier de dessins : je dessinais mes héroïnes préférées, elles avaient toutes des coiffures extravagantes, des faux cils, des seins énormes, beaucoup de maquillage, elles ressemblaient toutes à des prostituées ! Et Lucille

Ball était à l'opposé de la femme-enfant qu'elle incarnait à l'écran. Elle avait l'attitude d'un général, elle fumait, parlait fort, avec une voix grave. Ce souvenir a donné mon court-métrage et sans doute mon film le plus autobiographique, *Dottie gets spanked*.

MARY POPPINS : J'ai vu *Mary Poppins* lorsque j'avais trois ans, j'étais obsédé jusqu'au dérangement ! Cela a provoqué en moi l'envie de créer. J'ai tout de suite fait des dessins, habillé ma mère en Mary Poppins. C'est vraiment à ce moment que c'est devenu essentiel pour moi de créer. Après cela, j'ai été fasciné par un genre de films découvert au collège : les mélodrames. Ce sont des cinéastes comme Douglas Sirk, Rainer Werner Fassbinder et Max Ophuls qui m'ont inspiré. C'étaient tous des intellectuels européens qui avaient étudié le théâtre, le cinéma.

GLAM : L'idée du film *Velvet Goldmine* est née de l'envie d'explorer le thème de l'homosexualité dans l'univers du glam rock. C'est un mouvement de la fin des années soixante qui venait des États-Unis, d'Angleterre, c'était un moment où tout le monde se questionnait sur le genre. L'androgynie a toujours existé, mais David Bowie a poussé la question encore plus loin. Et je pense que cela a collé parfaitement à ce que ressentait les adolescents de l'époque, ceux qui se sentaient dans un entre-deux « *in-between* », comme on dit. Ce qui est génial, c'est que cette ambiguïté est devenue la norme à l'époque, c'était formidable.

— **Propos recueillis par Laura Lépine**

RÉTROSPECTIVE



Son Italie, quelle comédie !

Par la richesse de son inspiration ou la variété de ses regards portés sur la société, **Ettore Scola** pourrait représenter à lui seul le cinéma italien des années 60-80. Sa redécouverte semble inépuisable.

Avant de devenir l'un des grands réalisateurs italiens, **Ettore Scola (1931-2016)** fut un scénariste scrupuleux et affûté. Formé à la vis comica comme dessinateur au sein du journal satirique *Marc'Aurelio* comme Federico Fellini avant lui, il apprend à saisir, puis fixer, les travers de son époque, avant d'être happé par le cinéma comme auteur d'une vingtaine de films. Il participe notamment à l'écriture du *Fanfaron* de son copain Dino Risi (1962), portrait féroce d'une Italie où l'énergie du développement économique appelle chez certains l'égoïsme et l'irresponsabilité.

L'amour, marqueur social. Dès sa première réalisation, *Parlons femmes* (1964) un film sur le couple, Scola se montre « très sensible à la question de la femme dans la société » écrit Charles Beaud. Il enchaîne avec *Drame de la jalousie* (1970). Un triangle amoureux à portée politique. Où les aspirations d'une fleuriste (Monica Vitti) qui aime un maçon (Marcello Mastroianni) et un pizzaiolo (Giancarlo Giannini) s'abîment sur les rives des conventions. Avec *Nous nous sommes tant aimés* (1974), Scola élargit considérablement le cadre : trois anciens résistants, liés par l'amitié et par leur amour pour une même femme, traversent trente années d'histoire italienne. Leurs idéaux de jeunesse se heurtent aux compromis et aux renoncements qu'appelle l'âge adulte. « *Nous voulions changer le monde, mais le monde nous a changés* ». Sans doute la phrase définitive du film. Elle résume l'amertume d'une utopie défaite. Sans que Ettore Scola renonce à la tendresse due envers ceux qui l'ont portée. Et dont il fait partie.

La satire, sans filet. Avec *Affreux, sales et méchants* (1976), Scola trace une farce noire : dans un bidonville romain, une famille nombreuse se livre une guerre sans pitié autour de l'indemnité millionnaire d'un vieux patriarche borgne. La



Affreux, sales et méchants (1976)

misère montrée prête à rire, dents serrées. Primé à Cannes pour sa mise en scène, le film est un échec public. Le miroir est sans doute trop peu flatteur pour les Italiens.

Scola questionne à nouveau ses idéaux dans *La Terrasse* (1980). Lors d'une soirée romaine, les conversations vont bon train entre des acteurs, un scénariste, un producteur... Les crises personnelles et les désillusions politiques dessinent le portrait d'une gauche sévèrement en panne. « *Autopsie d'une intelligentsia à bout de souffle* » écrit Jean de Baroncelli dans *Le Monde*. « *La Terrasse est sans doute le film le plus impudique de ma carrière (...)* Parce que pour la première fois, je parle de moi, un intellectuel de gauche ».

Une journée particulière (1977) est enfin l'exemple le plus accompli de l'art de Scola : faire tenir une époque dans une rencontre.

Le 8 mai 1938, Rome célèbre la visite d'Hitler à Mussolini, une mère de famille (Sophia Loren) rencontre son voisin homosexuel, (Marcello Mastroianni). Deux êtres relégués aux marges découvrent la solidarité. Tout se joue dans un immeuble vide.

La grande Histoire est le fond du décor. La petite va le détruire.

Le temps qui passe, le cinéma qui reste. Dans *La Plus belle soirée de ma vie* (1972), un voyageur escroc se retrouve dans un château où un dîner prend les allures d'un procès. Rires et frissons. On y découvre un Scola philosophe. Avec *Splendor* (1989), il fait d'un cinéma menacé de fermeture le lieu d'une méditation sur son métier. Et notre mémoire. Plus tard, avec *Quelle heure est-il ?* (1989) le réalisateur réduit encore le champ à une relation entre un père (magistral Mastroianni, mais quand ne l'a-t-il jamais été?) et son fils (Massimo Troisi). Une journée ensemble suffit à révéler combien leur conception respective de l'ambition est éloignée. Et comme dans tous ses films, ses personnages finissent par nous parler de nous.

— **Carlos Gomez**



La Terrasse (1980)

LIVRE

L'histoire de l'Italie à travers l'oeuvre d'Ettore Scola par Charles Beaud (LettMotif, 179 p., 23,90 €)

Maele Arnaud, directrice de la programmation du festival sur Ettore Scola

Le cinéma de Scola c'est quoi ?

C'est la mélancolie. Et plus précisément la mélancolie du temps qui passe. On le constate évidemment dans *Nous nous sommes tant aimés*, mais aussi dans *Drame de la jalousie*. C'est l'amour qui est là et qui s'en va, comme dans *Quelle heure est-il ?*, ou lors du seul jour qui est la durée de la splendeur absolue qu'est *Une journée particulière*. Scola nous dit que parfois, on a besoin que le temps soit arrêté pour qu'une rencontre se fasse. J'aime énormément cette notion, observer le temps, dire que les choses ont une temporalité. Et c'est regarder parfois vers le passé, sans être pour autant jamais passéiste, mais être bien, là.

Qu'est-ce que son cinéma a apporté de plus important ?

En plus d'avoir été scénariste au service de la comédie italienne, il en est héritier avec par exemple la comédie noire, acerbe, sociale *Affreux, sales et méchants*. C'est le lien avec le cinéma d'avant lui, teinté d'une désillusion vingt ans après la guerre. Il n'y avait plus de foi dans le boom économique. Il a participé à cet âge d'or. Quand il passe à la réalisation, il introduit une notion de mélancolie absente jusque-là. Ses films ne sont pas dénués de dimension politique, mais il y met de la tendresse. On sent qu'il ferme et ouvre une nouvelle époque en réalisant, qu'il se questionne un peu différemment sur la société italienne.

Votre film préféré ?

Une journée particulière est tellement un beau film d'amour. Je trouve incroyable de réaliser un film sur deux êtres solitaires qui arrivent à se parler tout en mettant du temps, celle d'une journée. Cette parole qui permet d'articuler l'amour, de dire sa solitude, c'est une façon de la rompre. Ça me bouleverse. *Quelle heure est-il ?* est sur le même registre avec ce père et son fils qui dialoguent.

Une journée particulière (1977)



PROGRAMMATION

Drame de la jalousie (*Dramma della gelosia*, 1970, 1h46)
La Plus belle soirée de ma vie (*La più bella serata della mia vita*, 1972, 1h46)
Nous nous sommes tant aimés (*C'eravamo tanto amati*, 1974, 2h04)
Affreux, sales et méchants (*Brutti, sporchi e cattivi*, 1976, 1h55)
Une journée particulière (*Una giornata particolare*, 1977, 1h45)
La Terrasse (*La terrazza*, 1980, 2h40)
La Nuit de Varennes (*Il mondo nuovo*, 1982, 2h30)
Splendor (1989, 1h50)
Quelle heure est-il ? (*Che ora è*, 1989, 1h38)
Adua et ses compagnes de Antonio Pietrangeli (*Adua e le compagne*, 1960, 2h05, int -16ans)
Le Fanfaron de Dino Risi (*Il sorpasso*, 1962, 1h46)

Programmation des séances sur festival-lumiere.org

Le mystère de l'actrice

Marion Cotillard célèbre le cinéma singulier, les actrices et Agnès Varda !

Lumière célèbre le cinéma de patrimoine, quel film du passé vous a le plus inspiré ?

Le *Dictateur* de Charlie Chaplin, mais une œuvre fictionnelle et documentaire m'inspire plus que les autres c'est celle d'Agnès Varda. Longtemps l'une des seules réalisatrices au monde. Elle a réalisé des portraits de femmes qui traversent les époques. Son travail libre et radical est d'une portée universelle si forte qu'il fait d'elle une des plus grandes figures du cinéma mondial. Et j'ai eu la chance de la rencontrer.

Vous êtes la très vibrante Jeanne dans *Karma* de Guillaume Canet. En quoi est-il important d'incarner une rebelle dans l'âme aujourd'hui ?

Je suis fascinée par les parcours de femmes courageuses et qui l'ignorent ! Des filles mues

par leur rébellion contre tout ce qui enferme, stigmatise, asservi. Jeanne par son attitude que nul ne peut prévoir, sa persistance à rester debout, est troublante, émouvante et d'une très, très grande puissance.

Vous jouez Eddie, actrice mythique de *Roma Elastica* de Bertrand Mandico, film accompagné par Chanel. Incarner une actrice (comme dans *La Tour de glace* de Lucile Hadžihalilović ou *Frère et sœur* d'Arnaud Desplechin, *Little Girl Blue* de Mona Achache) est-ce spécial ?

Oui, c'est assez troublant, et j'incarne encore une actrice dans mon prochain film ! Ce n'est pas un choix conscient. Et je peux être fascinée par l'action d'incarner une actrice à la recherche d'elle-même. Jouer cette perdition, c'est vibrant, vertigineux. Il y a tellement de

mondes à explorer dans un même être humain, ça m'attire forcément. L'actrice est encore un personnage mystérieux pour moi.

La maison Chanel soutient le cinéma. Comment définiriez-vous cet accompagnement ?

C'est une immense et vraie chance. Chanel choisit d'accompagner des visions singulières, en donnant la liberté et les moyens d'aller au bout de leurs projets. Elle permet ainsi à des œuvres très personnelles et ambitieuses de trouver leur forme et leur public. *Little Girl Blue* en est un exemple. — **Propos recueillis par VA**

SÉANCE

***Karma* de Guillaume Canet** (2026, 2h20)

> **PATHÉ BELLECOUR** Mer 14, 19h

En présence de Guillaume Canet, Marion Cotillard, Denis Ménochet



Marché du Film Classique

INVITÉ D'HONNEUR

Paolo Moretti,
Directeur du
Département
cinéma à l'École
cantonale d'art de
Lausanne (ECAL), Directeur
des Cinémas du Grütli et
Programmateur et
responsable du Fonds cinéma
de la Fondation Prada, est
invité d'honneur du MIFC.



En quoi est-il important de préserver et diffuser le cinéma de patrimoine ?

Tous les cinémas sont importants, tout peut faire partie d'une recherche. Avec les étudiants de l'ECAL, on insiste beaucoup sur l'histoire afin qu'ils se positionnent en tant qu'artistes. Il est important de savoir d'où on vient, pour comprendre où l'on va. Sans cette conscience de ce cinéma de patrimoine qui a existé avant, il est très improbable que l'on puisse aller très loin pour un futur réalisateur. Un film n'est pas une actualité passagère, il s'intègre dans un patrimoine.

Il me passionne encore aujourd'hui. Et je suis également fasciné par l'œuvre de transcendance de Werner Herzog.

Et rencontrer les professionnels du MIFC et le public lyonnais ?

Déjà je suis très honoré par cette invitation. Ça va être un plaisir d'échanger sur cette idée de recherche, de réflexion autour du cinéma de patrimoine. J'aimerais partager comment, avec les cinémas du Grütli, on a doublé la fréquentation, passant de 49 000 spectateurs à 100 000 en quelques années, en projetant tous les genres de cinémas, contemporains, classiques. Je suis admiratif du festival Lumière notamment pour sa capacité à réussir avec des résultats formidables à donner une nouvelle vie au cinéma de patrimoine. C'est extrêmement important. Venir au festival sera aussi pour moi l'occasion de dialoguer autour des nouvelles idées à trouver pour que le cinéma restauré accède toujours plus à toutes les salles.

Quel film rêveriez-vous de voir restauré ?

Die Kluge der Kaiserin, le seul film de la chorégraphe Pina Bausch, réalisé en décor réel à Wuppertal. C'est une œuvre extrêmement puissante que j'ai découverte de façon rocambolesque, dans une copie vidéo semi détruite !

— **Propos recueillis par VA**

INVITÉE D'HONNEUR

Heleen Gerritsen, Directrice artistique de la Deutsche Kinemathek et Responsable de la section Berlinale Classics à la Berlinale est au MIFC ! Elle participe à la table ronde « Comment se fabrique la chaîne de valeur ? Un modèle anglo-saxon ».



Quel est votre travail au sein de la Cinémathèque allemande ?

La Cinémathèque allemande préserve, restaure et fait circuler les films du patrimoine allemand. Nous avons aussi une bibliothèque spécialisée, nous organisons des projections, et des programmes éducatifs. Nous disposons de plus de 60 000 films, certains viennent de la Marlene-Dietrich-Collection-Berlin, d'autres des archives de Werner Herzog, et nous avons un matériel historique très abondant sur la période du National Socialism. Nous sommes aussi partenaire de la Berlinale. Le cinéma est un art, mais c'est aussi un matériau documentaire historique. Nous devons le mettre à disposition d'une large audience.

En quoi projeter des films classiques dans des festivals, dont Lyon, est nécessaire ?

Les festivals permettent à un public important de découvrir l'histoire du cinéma et les nouvelles expériences esthétiques. En dehors de ça, un festival est un acteur qui joue un rôle toujours croissant et primordial pour les distributeurs et les exposants. C'est un marché en expansion, et Lumière en la matière est un festival à travers le MIFC, majeur.

Cette année on va découvrir grâce à vous le film allemand *Épilogue* d'Helmut Käutner (*critique du film p.4*), pourquoi ce choix ?

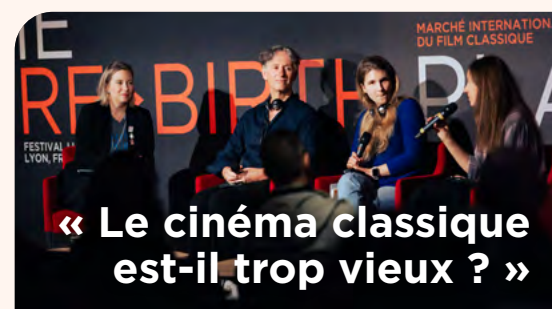
C'est un film de 1949 fascinant – un thriller politique réalisé lors des dernières années de la Seconde Guerre mondiale. Helmut Käutner et le producteur Arthur Brauner étaient très influents dans le cinéma de l'Allemagne de l'Ouest, mais ils ont traversé la Seconde Guerre mondiale de façon très différente. Arthur Brauner a été persécuté par les Nazis, alors que Käutner a continué de tourner. Le film a eu sa première à la Mostra de Venise en 1950.

Comment travaillez-vous avec Park Circus, par exemple dans le cas d'une rétrospective ?

Les vendeurs sont une part importante de l'industrie cinématographique car ils ont un réseau, ils investissent dans le marketing des films, gèrent toutes les questions logistiques avec les détenteurs des droits de œuvres. Les vendeurs qui ne s'occupent que des films classiques sont encore rares, et bien sûr passer par eux augmente logiquement le coût pour les projections. Mais Park Circus permet aux films des grands studios américains d'être disponibles, ce qui réduit les coûts du travail de recherche d'un film que notre équipe doit effectuer dans le but de construire une rétrospective. — **Propos recueillis par VA**

© AU MIFC

ÇA SE PASSE



Excellente question posée aujourd'hui au MIFC, réponses...

Leo van Hee, Eye Filmmuseum (Amsterdam) :

« Pour moi, un film classique serait celui qui date de dix ou 15 ans. Au milieu des années 80, et les années 40-50 me semblaient très lointaines ! Les années 70 et 80 sont plus proches de nous par le style, le marketing, la B.O... »

Patrycja Włodek, Gutek Films (Pologne) :

« Maintenant, il y a une grande disponibilité de films grâce au streaming. Ce système entraîne un mélange entre les films vieux et jeunes ! Internet a changé notre rapport au temps, et les films « jeunes » vieillissent plus vite. »

Sophie-Catherine Gallet, auteure-réalisatrice :

« Une société qui se construit sans prendre en compte son histoire, sans passé, n'a pas d'avenir. On ne peut pas créer sans racine. »



Maria Komninos, Professeure et Présidente du conseil d'administration, Greek Film Archive :

« Le MIFC du festival Lumière permet de montrer l'âge d'or du cinéma grec, avec notamment *Zorba le grec* de Michael Cacoyannis (1964), qui a été précurseur. Depuis les années 60, nous essayons de collecter les films du cinéma grec. Et depuis 1983, l'Archive du Film Grec est très active, avec une 900 négatifs et 2 500 positifs. »

Irini Andriopoulou, Directrice Éducation à l'image et Patrimoine, Hellenic Film & Audiovisual Center, EKKOMED :

« Notre mission est d'assurer une connexion entre l'éducation et le patrimoine. Pour moi, le festival Lumière et le MIFC rejoignent ces deux thèmes de manière très harmonieuse. La notion de mémoire est importante pour nous : il y a des choses à reconstruire, pour pouvoir transmettre les films de génération en génération, et préserver la mémoire collective de notre pays. »

— **Reportage par Fanny Bellocq**

GRAND ENTRETIEN

> **SALLE DE CONFÉRENCE DU VILLAGE**

Mer 14, 14h00 à 15h00

Réservé aux accrédités du MIFC



Chen Kun-hou inaugure sa plaque et présente son film *L'Allée des osmanthes* :

« La langue que vous allez entendre dans ce film, c'est le taïwanais, c'est une langue très ancienne que l'on date entre 3000 et 5000 ans ! Elle vient de Chine continentale. Elle a traversé les frontières, elle a beaucoup voyagé à travers la Chine, du nord jusqu'au sud, il y a 2000 ans, à une époque où il était assez chaotique d'y voyager. Au cours de leur migration, les dépositaires de cette langue ont apporté avec eux également leurs habitudes de vie, leur culture venus d'une région très isolée. Cet isolement géographique a permis à cette culture de se préserver et de maintenir intacte cette langue aussi ancienne. Aujourd'hui tout le monde connaît Taïwan comme un lieu de grande richesse économique, très développé pour tout ce qui touche à la technologie, l'intelligence artificielle, les micro-processeurs, mais peut-être que vous connaissez moins sa culture. Je vous invite chaleureusement à découvrir mon pays et à être attentif à cette langue extrêmement belle. »

— **Propos recueillis par L.L.**

Agnès Jaoui, invitée d'honneur. Sur son cinéma :

« Ce que j'aime, c'est faire différents métiers (actrice, réalisatrice). On devrait tous pouvoir vivre la vie de quelqu'un d'autre régulièrement. *Comme une image* est ma seconde réalisation. Le personnage incarné par Marilou Berry est le plus proche de moi. En ce qui concerne cette dictature de l'apparence, je voulais à la fois plaire et je me sentais mal de me soumettre aussi à ce diktat. Quand je suis rentrée dans un conservatoire de musique, j'ai respiré dans tous les sens du terme. Le chant classique m'a fait un bien considérable. »

— **Propos recueillis par L.L.**

FOCUS

Épilogue

Que s'est-il vraiment passé pour que le yacht *Orplid*, en croisière de l'Allemagne vers l'Écosse, coule et ne laisse qu'une seule survivante ? Le journaliste Peter Zabel mène l'enquête. *Épilogue* de l'allemand Helmut Käutner, est typique du cinéma de genre autour du monde interlope européen de l'immédiate après Seconde Guerre mondiale. D'ailleurs son inspiration principale est *Le Troisième homme* de Carol Reed (1948) autour de tous les trafics de grandes et petites envergures qui inondent alors la planète à cette époque. Réalisé en 1949, ce film noir pas comme les autres multiplie les

petites innovations visuelles comme celle de faire apparaître son héros-narrateur au bout d'une bonne dizaine de minutes, ou d'utiliser l'exigüité d'un ascenseur paternoster qui semble ne jamais vouloir s'arrêter pour y perpétrer une scène d'action. Mais avant tout, *Épilogue* est une étude de caractères, des femmes et des hommes dans un endroit, un bateau, d'où ils ne peuvent s'échapper et où ils doivent affronter qui ils sont vraiment. Dans ce grand jeu de dupe, ce film de traque est une métaphore d'un continent européen, et a



Épilogue (1950)

fortiori l'Allemagne défaite, complètement perdu, mal en point donc dangereux comme tout ce qui est blessé. On s'y bat toujours, mais de façon feutrée, dans l'ombre, en plein trouble. — **VA**

SÉANCES *Épilogue* d'Helmut Käutner

(*Epilog - Das Geheimnis der Orplid*, 1950, 1h24)

> **LUMIÈRE TERREAUX** Mer 14, 14h

> **INSTITUT LUMIÈRE (VILLA)** Jeu 15, 9h

LE DOC DU JOUR

Pionnier sans règles !



Twist & Shoot, Mister Suzuki (2026)

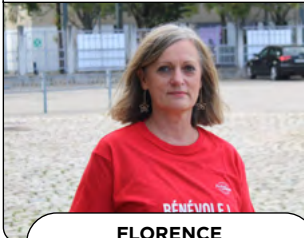
Du mouvement, de la beauté, des sensations, voici *Twist & Shoot, Mister Suzuki* d'Yves Montmayeur, une ode à un artiste, l'unique Seijun Suzuki !

SÉANCE

Twist & Shoot, Mister Suzuki d'Yves Montmayeur (2026, 1h35)

> **INSTITUT LUMIÈRE (VILLA)** Mer 14, 11h30

1 jour, bénévole



FLORENCE STERVINOUL-LE LERRE

BIO EXPRESS : Née à La Fère dans les Hauts-de-France, Florence Stervinou-Le Lerre a notamment travaillé pour Médecins sans frontières. En 2019, elle intègre l'association Forum Réfugiés. Elle est aussi bénévole au festival Cinémas du Sud organisé à l'Institut Lumière.

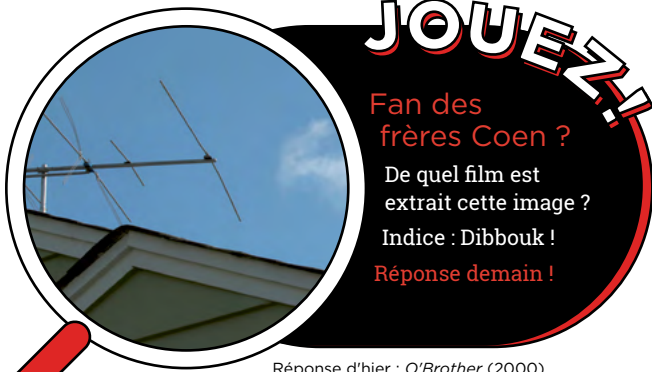
MES CINÉASTES PRÉFÉRÉS : Clint Eastwood : pour la finesse de ses dialogues, la beauté de ses images. J'ai eu la chance de le voir de près lors de sa venue au festival.

LA SALLE OÙ J'AI DÉCOUVERT LE CINÉMA : Un cinéma en plein air sur la base aérienne de Djibouti. Parfois, on voyait des petits lézards traverser l'écran !

MON FILM DE CHEVET : *La Captive du désert* de Raymond Depardon, une œuvre qui me reconnecte à l'Afrique de mon enfance. Et puis la performance de Sandrine Bonnaire est incroyable !

MON GOÛT DU BÉNÉVOLAT : La rencontre est au cœur de mon engagement, et être dans un milieu intergénérationnel et interculturel.

MES MISSIONS AU FESTIVAL : L'accueil du public à la librairie, au Hangar, à la Villa, au Village cinéma lors des conférences et à l'émargement des billets. — **Propos recueillis par LL**



JOUEZ !

Fan des frères Coen ?

De quel film est extrait cette image ?

Indice : Dibbouk !

Réponse demain !

Réponse d'hier : *O'Brother* (2000)

QUIZ ?

DANSE AVEC LES LOUPS

(1990) de Kevin Costner

Testez vos connaissances sur ce classique de ce western américain de légende !

Danse avec les loups (1990)



© Tig - Majestic / DR

1 John Dunbar est... ?

- A. Cowboy
- B. Trappeur
- C. Lieutenant

2 Comment s'appelle le loup apprivoisé de Dunbar ?

- A. Leo
- B. Chaussettes
- C. Chamas

3 Danse avec les loups est... ?

- A. La séquence phare du film
- B. Le nom du territoire indien
- C. Le nom indien du héros

4 Quel langage apprend Dunbar ?

- A. Lakota
- B. Français
- C. Espagnol

5 Quelle tribu indienne est amie avec Dunbar ?

- A. Les Apaches
- B. Les Sioux
- C. Les Algonquins

6 Combien d'Oscars a reçu le film ?

- A. 7
- B. Aucun
- C. 5

SÉANCES

Danse avec les loups de Kevin Costner

(*Dances with Wolves*, 1990, 3h56)

> **BELLECOUR** Mer 14, 18h30

> **UGC CONFLUENCE** Sam 17, 19h15

> **UGC ASTORIA** Dim 18, 16h30



Rédaction en chef : Virginie Apiou

Suivi éditorial : Thierry Frémaux

Rédaction : Fanny Bellocq, Carlos Gomez, Laura Lépine

Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet

Imprimé en 4 850 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier-Film, 69008 Lyon

www.festival-lumiere.org